Document generated on 10/12/2024 midnight

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les plumes de l'oubli

Catherine Eve Groleau

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61693ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Groleau, C. E. (2010). Les plumes de l'oubli. *Moebius*, (124), 69–74.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

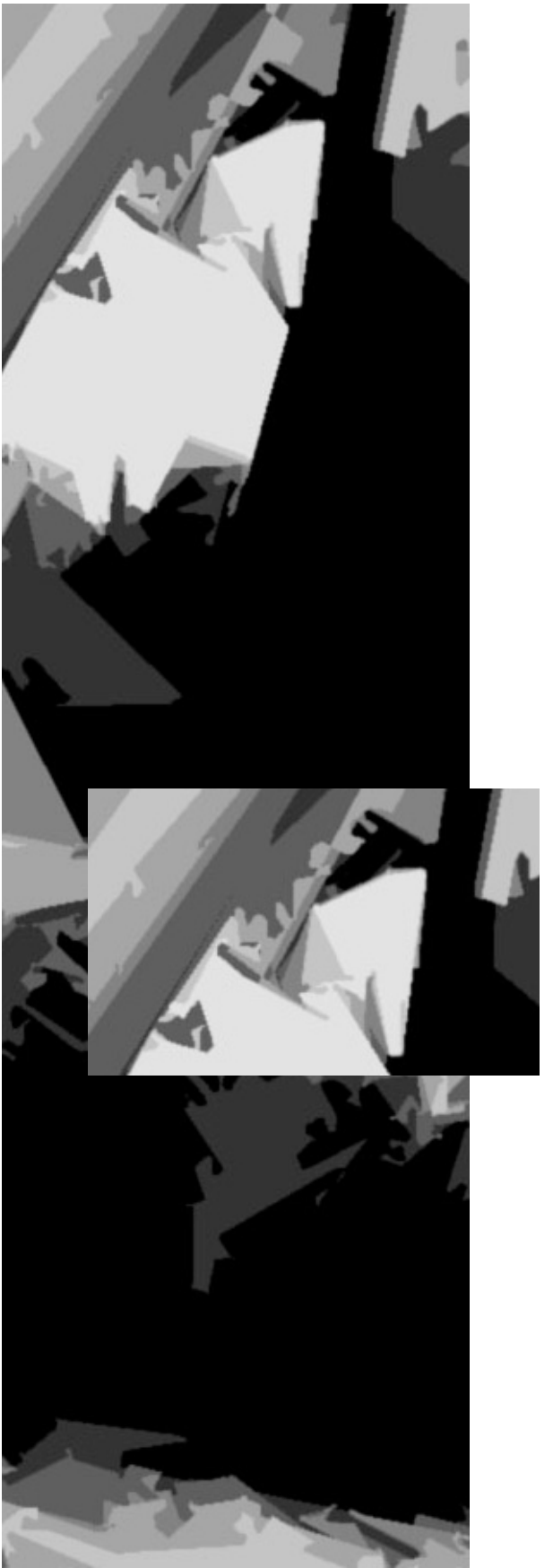
Catherine Eve Groleau

Les plumes de l'oubli

La première fois que j'ai compris que quelque chose en moi n'était pas tout à fait blanc, le blanc laiteux de ma mère aux yeux bleus, c'est quand mon père m'a fait boire à 11 ans. J'ai senti dans ce restaurant des Laurentides, en zigzaguant avec lui l'esprit embrumé dans le stationnement de voitures luxueuses, que l'on partageait quelque chose que ma mère ne connaîtrait jamais. D'ailleurs, elle ne l'a jamais su, c'est resté un pacte secret entre mon père et moi. Un pacte de sang, mon sang qui est presque purement le sien et où des petites parcelles européennes de celui de ma mère se retrouvent. Mon père avec son nez carré, sa peau cuivrée, son air d'Italien. On n'a jamais dit qu'il ressemblait à un Amérindien, toujours à un Italien. Quand au Québec on compte aujourd'hui 11 nations autochtones sur notre si grand territoire, c'est étrange que l'on explique ailleurs notre exotisme. Mais ça paraissait mieux dans le monde de mafiosos de mon père d'être Italien. C'est pour ça qu'il s'y est si bien fondu, on ne voyait pas sous sa peau tannée le soleil chaud des pow-wow mais le soleil méditerranéen de la Sicile. Ses cheveux noirs luisants comme de l'huile, son silence, son grand calme. Son nez droit, la force tranquille de ses yeux noirs dont le reflet insondable rappelait l'obscurité mystérieuse des Grands Lacs de la Mauricie, notre terre natale délimitée d'eau et d'épinettes noires. Même dans son univers de mafieux, au sein des Laurentides des vendeurs, des contracteurs et des voleurs, il avait gardé ses traces autochtones. Un capteur de rêves pour chasser les cauchemars à la fenêtre de sa chambre, un arc au mur du salon, une peau de fourrure sur le sol, et cet âtre où il restait des heures hypnotisé par

la chaleur, sa peau mate roussissant de bonheur. Mon père, c'était le chasseur, le pourvoyeur, qui allait chercher de l'argent pour sa femme et ses quatre petits sauvages, moi, mes deux sœurs et le grand frère. Ce butin était sa plus grande fierté, et quand il revenait avec son trésor gagné malhonnêtement, c'était le plus digne des animaux de la forêt qu'il partageait avec nous. Et moi, sa fille, sa seule squaw, la seule à porter vraiment ses gênes à lui, celle de sa lignée d'indomptés. Sa lignée de six frères et sœurs, dont la cadette est devenue complètement hystérique, l'avant-dernier complètement sourd, la plus vieille fondue au christianisme dans une dévotion proche de la sorcellerie, et les deux autres mortes suicidées, retrouvées dans les bois la seringue au bras. Et lui, le plus fort, le chef de sa tribu qui s'en est si bien sorti. Une lignée d'Indiens sans statut qui vivent hors des réserves par choix, parce que leurs parents ne se sont jamais fait recenser sur les registres de la *Loi sur les Indiens*. Une lignée pas faite pour être là, une lignée au sang qui tourne comme du vinaigre, qui s'est autoexterminée sans même avoir été placée en quarantaine dans des squats. Ces réserves amérindiennes où, comme à Kahnawake, on trouve même de la viande hallal importée d'Arabes en mal de pays venus courtiser nos Amérindiennes en mal d'amour. Et puis moi, qui porte ces gènes-là, ces gènes de sauvage qu'on ne voit ici que dans les commerces du Vieux-Montréal remplis de touristes cherchant quelque chose de différent pour épater leurs amis. Quand j'étais plus jeune et que je travaillais dans ces restos du boulevard Saint-Laurent envahi de riches d'ailleurs à la recherche de dépaysement, ils m'appelaient la squaw, me trouvaient exotique, vestige d'un Nouveau Monde qu'ils voulaient conquérir pour saisir la vie d'ici. Saisir ce qui est sauvage, ce qui est pulsion au fond d'eux-mêmes, ce qui est terrassé sous leurs habits coincés et leurs manières aseptisées. Posséder la squaw, c'est se jouer de la nuit, transcender la peur de l'inconnu en soi, retrouver la vie qui bouillonne derrière la froideur glaciale de ces cowboys sans le souffle. Mon souffle chaud sur leur haleine de mort. Une fois assujetti, le cowboy du Sud ayant battu l'Indien du Nord, je devenais un bel objet qu'on pouvait ranger au placard jusqu'à ce que la sève revienne le hanter. Se faire tasser un

peu comme on a repoussé les réserves de plus en plus au nord. Les seuls restes de mon peuple à Montréal, on les frôle aux coins des rues Ontario et Saint-Laurent, et sur les blocs de roches des parcs désaffectés de la rue Sainte-Catherine. Plus très exotiques, ces squaws des bois sont davantage des répliques obèses de n'importe quelle Américaine de *trailer park* avec, en plus, cette peau brillante faite pour embrasser le soleil. En ville, si mes cousines perdent le nord dans les piqueries de la Sainte-Catherine, moi je sais toujours où le trouver grâce à la boussole de mon hémoglobine. Des fois, être squaw me donne bonne conscience. Comme si notre soif de sang à nous, primitive, franche, affichée, sans stratégie, me lavait de celle de ce sang de bureaucrate, coordonné, organisé, rationalisé par des batailles copier-coller, pensé structuré. L'instinct *versus* la logique. Le matriarcat contre le patriarcat. L'émotion contre le rationnel. Ce sang d'Abénaquis en moi, les Waban Aki réfugiés dans la vallée du Saint-Laurent depuis 1675. Le peuple du soleil levant, des chasseurs et des agriculteurs semi-urbanisés pour qui le soleil se lève aujourd'hui dans les villes, les deux tiers ayant déserté les réserves. Ce peuple dépersonnalisé, de danseurs du Soleil dont on ne voit plus le visage sous les plumes. Cette danse du Soleil qui servait à entrer en dialogue avec le Grand Wakantanka et exigeait de se perforer de broches la peau de la poitrine et du dos et d'attacher ses plaies béantes à des lanières au sol qui s'arracheraient en tournant frénétiquement. À force de cris et de fureur, en dansant et en hurlant, on chassait l'angoisse pour affronter les sévices encore plus sadiques de la guerre. Une transe offerte au soleil pour tuer dans un état euphorique. S'effacer pour toucher le divin. Se perdre pour se retrouver. Comme ces cowboys qui veulent boire mon sang pour se sentir exister, pour se réinventer avant de retomber dans leur torpeur. Mais ça glisse, ça tourne en moi d'être une enfant du soleil, une Waban Aki. Ça tourne comme un danseur en transe qui fait les mêmes pas sous un soleil Dieu pour obtenir quelque chose qui se défile, qui n'arrive pas. Je suis étourdie, mais je n'ai pas de plumes, plus de costume rituel. Pas vraiment indienne. Ni blanche. D'un côté, des sauvages déments ; de l'autre, des sauvages civilisés. Du jaune, du

vert, du mauve, des plumes mirobolantes, tournantes, scintillantes, frappantes. Un soir à Mexico City, sur le Zócalo, la grande place centrale, j'ai dansé avec les prêtres aztèques, pieds nus au beau milieu des danseurs indigènes. Mes pieds sur la terre battue, rythmés par les tam-tam en transe, mes bras et mes jambes retrouvant en eux le rythme primitif de mes aïeuls, le pouls derrière le regard insondable de mon père. Je voulais être exorcisée par ces chamans à grands coups de chants, de danses, de fumée, de martèlements d'herbes sur ma peau. Mais même la nuit dans le Districto Federal, au milieu des torches et des transes rituelles, si loin des néons de Montréal, les sorciers ne m'ont pas fait voir mes ancêtres, trop loin au nord, isolés mêmes des visions chamaniques dans leurs réserves fermées. *Baila la morena, baila la morena, baila* la métisse. Je suis *morena*, n'importe quoi, trop blanche pour vivre sur une réserve, trop brune pour trouver du charme à Descartes et sa philosophie. Une bonne sauvage, comme disait Rousseau, dont il ne reste qu'un idéal utopique à la limite du fantasme, une histoire racontée dans la langue des Blancs. Sans costume rituel, on ne les voit plus ces 350 millions d'Autochtones qui peuplent plus de 70 pays différents. Comme mon père, Italien ou Brésilien, jamais Amérindien. Dépersonnalisé, comme ce danseur sous ses plumes sans son collier wanpum. Ce collier passé de main en main, de fille en fille, de fils en fils, pour ne pas oublier notre histoire, oublier d'où l'on vient. Aujourd'hui, ce collier est en braille, on ne peut plus le déchiffrer, le comprendre. Le sens s'en échappe, se fait kaléidoscope. On est combien de danseurs ici qui, faute de bien lire cette chaîne à notre cou, s'étourdissent en se fondant dans la transe active, en se dépersonnalisant dans le gris des costumes de bureaucrates. Après 100 ans d'oubli, on lui fait dire quoi à notre mémoire. Le souvenir est trop vague, les billes du collier wanpum se sont éparpillées sur la terre, le fil de l'histoire s'est rompu. Des histoires floues constituées d'images stéréotypées, du Walt Disney où Pocahontas n'existe qu'en deux dimensions, plaquée sur un papier de bande dessinée. Dans toutes ces histoires, où est le pouls du danseur à plumes ? Un *pacemaker* le garde en vie, au rythme du tempo nord-américain, en le plaçant

dans des hôpitaux réserves, dépendant de sa machine. Mais il vit aussi dans le cœur de mon garçon, dans son petit cœur qui vient tout juste de commencer à battre, et qui déjà dans mon ventre suit le rythme des chants de mes grands-pères.